

## Dialogue Laborieux

### 3

À un moment, la mauvaise humeur était à son comble et je crois me souvenir que nous nous sommes concertés à quelques-uns pour aller, avec des outils imprécis, taper sur les costauds qui ronflaient dans les coins. Il s'est passé un temps interminable, après lequel les costauds sont revenus, coltinant des barils sur leurs ecchymoses. Quand les barils ont été vidés, on a pu enfin s'asseoir dessus, ou à côté, mais enfin on était assis, prêts à boire et à écouter, car il avait été question de joutes oratoires ou de quelque divertissement de ce genre. Tout cela reste assez nébuleux dans ma mémoire.

Faute de direction, nous étions emportés au gré des mots, des souvenirs, des manies, des rancunes et des sympathies. Faute d'un but, nous perdions le peu de force de nos pensées à enchaîner un calembour, à dire du mal des amis communs, à fuir les constatations désagréables, à chevaucher des dadas, à enfoncer des portes ouvertes, à faire des grimaces et des grâces.

La chaleur et la tabagie épaisse nous donnaient une soif inétanchable. Il fallait sans arrêt se relayer pour aller battre les costauds, qui maintenant apportaient des bonbonnes, des tonnelets, des jarres, des seaux, tout cela plein de l'espèce de tisane que l'on pense.

Dans un coin, un camarade peintre expliquait à un copain photographe son projet de peindre de belles pommes, de les broyer, de les distiller, « et tu as un calvados épatant, mon vieux », disait-il. Le photographe bougonnait que « ça frisait l'idéalisme », mais cela ne l'empêchait pas de trinquer sec. Le jeune Amédée Gocourt se plaignait du manque de boisson parce que, disait-il, les gâteaux au chocolat dont il s'empiffrait lui avaient « velouté le tuyau de descente et embourbé l'estomac ». Marcellin, l'anarchiste, geignait que « si on nous laissait aussi scandaleusement crever de soif, on ne voyait vraiment pas la différence avec la papauté », mais personne ne saisisait le sens de ses paroles.

Quant à moi, j'étais très mal assis sur un porte-bouteilles, ce qui me donnait une apparence de profonde méditation, alors que j'étais simplement abruti, le plafond bas, très bas, la visière de l'intellect baissée jusqu'aux sédiments de l'humeur.

Je ne vous présenterai pas les personnages qui étaient là. Ce n'est ni d'eux, ni de leurs caractères, ni de leurs actions que je veux parler. Ils étaient là comme des figurants de songe qui essayaient, parfois sincèrement, de se réveiller : tous de bons camarades, chacun rêvant les autres. Tout ce que je veux dire maintenant, c'est qu'on était saouls et qu'on avait soif. Et nous étions beaucoup à être seuls.

C'est Gonzague l'Araucanien qui eut la malheureuse idée de réclamer de la musique. Le coup était d'ailleurs prémédité, car tout le monde avait pu remarquer qu'il avait apporté une guitare neuve. Il ne se fit donc pas prier pour commencer. Ce fut horrible. Les sons qu'il tirait de l'instrument étaient si méchamment faux, si obstinément fêlés, que les chaudrons se mettaient à danser sur le ciment, les chandeliers de cuivre à glisser avec des rires atroces sur le stuc des cheminées, les casseroles à balancer leurs ventres contre les murs qui se décrépissaient, et les plâtras nous tombaient dans les yeux, et les araignées dégingolaient du plafond avec des cris, en plein dans la soupe, et cela nous donnait soif, et cela nous mettait dans des rages...

Alors le personnage de derrière les fagots montra le bout d'une oreille, puis de l'autre, puis un nez, puis un menton glabre, puis une barbe, puis une calvitie, puis une grosse chevelure, car il était très changeant ; simples trucs de passe-passe et de maquillage instantané. On disait que sans cette mascarade on ne l'aurait même pas remarqué, car, croyait-on, il avait « une tête comme tout le monde ». Peut-être à ce moment-là avait-il des allures de bûcheron ou d'arbre, une barbiche de bouc et des yeux d'éléphant, mais je n'en jurerais pas. Il dit, calmement, quelque chose comme :

— Granit, grès. Grès, granit. Gris, grenat. Gramme – (une pause) – Aconit !

Avec la dernière syllabe (j'avais déjà assez bu pour trouver cela tout naturel) la guitare vola en éclats entre les mains de Gonzague. Une des cordes lui cingla la lèvre supérieure. Il laissa quelques gouttes de sang tomber sur le dos de sa main. Puis il vida son verre. Puis il nota sur son calepin les rudiments d'un poème extraordinaire qui devait être plagié le lendemain et trahi dans toutes les langues par deux cent douze petits poètes, d'où sortirent autant de mouvements artistiques d'avant-garde, d'où vingt-sept bagarres historiques, trois révolutions politiques dans une ferme mexicaine, sept guerres sanglantes sur le Paropamise, une famine à Gibraltar, un volcan au Gabon (on n'avait jamais vu cela), un dictateur à Monaco et une gloire presque durable pour les *minus habentes*.